



LE NOUVEAU MAIRE DE ST. LOUIS.

M. Rolla Wells, qui a été élu récemment maire de St. Louis, était le candidat des démocrates de la "vieille roche". Il est né à St. Louis en 1856 et y a résidé toute sa vie. Il a été président du Jockey Club de St. Louis et de l'Association de la Foire de St. Louis. Il est un éleveur de chevaux de race, et il adore une promenade tranquille derrière une paire de rapides trotteurs.

M. Wells est non seulement un excellent homme d'affaires, mais il a reçu une belle éducation, ayant gradué à l'Université Washington de St. Louis. Il est marié et père de cinq enfants.

**TEMPERATURE**

Du 25 avril 1901.

Thermomètre de S. & L. OLAZEL, Opticien - 143 rue du Canal - Succès Occidentale et Moderne

Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin.....66	19
Midi.....80	27
3 P. M.....80	27
6 P. M.....78	25

**Bulletin Météorologique.**

Washington, D. C., 25 avril  
Indications pour la Louisiane  
Température partie couvert vendredi et samedi, orages probables et plus frais samedi; vents frais du sud.

**BULGARIE.**

Paris, 12 avril:

On n'attendait pas du ministre Karavelof l'acte d'énergie—peut être un peu brutale—qu'il vient d'accomplir. Les membres du comité macédonien ont été arrêtés en masse, le redoutable M. Sarafof en tête.

Rien n'a dû égarer leur surprise. Ils se croyaient de tout temps sûrs de l'appui de l'opinion, de la complexité des sympathies du public. Depuis l'avènement du nouveau ministère, ils jugeaient qu'ils pouvaient compter plus que jamais sur la tolérance, voire sur la bienveillance du gouvernement. Entre les meneurs de l'agitation irrédentiste en Macédoine et les chefs des partis coalisés au pouvoir à Sofia, il y avait des accointances, des souvenirs, des espoirs communs.

C'est précisément du côté où ils s'y attendaient le moins qu'est partie la foudre. La politique a de ces sursauts. M. Sarafof et ses amis avaient-ils trop fait fond sur l'indulgence du cabinet? En tout cas, ils avaient maintenu envers et contre tous leur intention de tenir réunion de Pâques, de siéger en congrès et d'y prendre des résolutions qui pouvaient avoir le contre-coup le plus retentissant sur la péninsule des

Balkans tout entière et sur la paix du Levant et de l'Europe. D'autre part, les puissances—à commencer par la Russie qui ne ménage guère sa clientèle traditionnelle en Orient—avaient multiplié les exhortations, les représentations, les réprobations auprès du gouvernement bulgare. Leur démarche simultanée à Constantinople pour encourager le sultan—qui n'en avait pas besoin—à tenir la main à la préservation de l'ordre en Macédoine a eu pour premier résultat le procès de Salonique.

On sait quelle a été l'issue de cette affaire: des condamnations et des exécutions. Il est permis de douter que ce soit le meilleur moyen de rétablir le calme dans cette région travaillée par une fermentation à laquelle les événements du dehors et du dedans apportent sans cesse de nouveaux éléments.

C'est pour compléter l'effet de cette intervention que les mêmes puissances ont cru devoir parler haut et ferme à Sofia. L'Autriche suit, en ce faisant, une ligne qui est tracée par ses intérêts et ses traditions.

L'Allemagne lui emboîte le pas. Elle ne le fait pas seulement pour prêter aide à un allié qu'elle veut satisfaire. La politique de Guillaume II a pour objectif de flatter le sultan dans tous ses penchants. Elle ne se fait pas scrupule de prodiguer les avances à un prince que l'Europe avait semblé mettre à son ban après les vèpres d'Anatolie.

L'incident du tremblement de terre a fourni à l'empereur allemand une nouvelle occasion de manifester à Abdul Hamid des sentiments d'affection. Le commandeur des croyants a répondu en se livrant à de pieuses manifestations où le fatalisme musulman se marie à une espèce de religiosité mystique à laquelle les Arméniens ne s'attendaient pas.

Quant à la Russie, depuis l'accord conclu au printemps de 1896 entre le tsar Nicolas et François-Joseph, le cabinet de Saint-Petersbourg s'applique à décourager toute velléité d'indépendance des populations chrétiennes ou des Etats vassaux. Il

a tenu au ministère Karavelof un langage très sévère.

Le gouvernement bulgare a cru devoir sévir. En dehors de la timidité naturelle qui le pousse à tenir compte des conseils unanimes de l'Occident, les Macédoniens venaient de lui déplaire en critiquant à outrance les actes du général Papikof, ministre de la guerre. Voilà un petit coup d'Etat accompli.

On aurait tort d'y voir une solution de la question macédonienne. Les prisons bulgares ne sauraient à la longue retenir les patriotes du comité. Il y a lieu de craindre que la Porte se sente trop encouragée et qu'elle commette quelque faute irréparable.

Après tout la force n'est pas un remède en Macédoine pas plus qu'en Arménie. Le traité de Berlin demeure inexécuté. La population indigène et chrétienne, souffrante, ne veut pas se courber sous un joug qui l'exaspère.

La diplomatie devrait compléter son œuvre en faisant pacifiquement les réformes que cette population réclame et qu'on lui a promises.

**PAYS-BAS.**

On écrit de La Haye:

La campagne électorale bat son plein. Jamais peut-être on ne vit le peuple hollandais, d'ordinaire si apathique en matière politique, se préparer à la lutte avec tant d'ardeur. Plusieurs mois avant l'ouverture du scrutin, les journaux ne sont remplis que de comptes rendus des réunions électorales, de déclarations de candidatures et de publications de programmes.

La raison en est que cette fois le combat sera vir, acharné. Les partis réactionnaires coalisés comptent bien renverser le cabinet libéral. Les anti-révolutionnaires et les chrétiens historiques sont déjà en train de conclure un accord pour se partager la Frise, où ils espèrent l'emporter dans quatre circonscriptions. Catholiques, kujipé riens, lomanistes et chrétiens historiques se soutiendront partout un ballottage pour faire échouer aux candidats libéraux.

On cherche aussi à conquérir la majorité à la première Chambre, qui sera partiellement renouvelée cette année. Or, de ce côté, les chances de succès sont très sérieuses. Les dernières élections provinciales leur ont été favorables. Il suffit qu'ils s'emparent de la Frise, où la victoire paraît leur être assurée, et de la Hollande méridionale, où la balance commence à pencher de leur côté, pour que leur rêve soit réalisé.

N'importe, s'ils triomphent, il sera curieux de voir comment ils parviendront à gouverner. On s'imagine difficilement un cabinet Kuyper, de Visser, Schaepman, c'est-à-dire le ministère des docteurs. C'est pour le coup que la jeune reine serait fort ecclésiastiquement entourée et que le trône s'appuierait sur les autels.

Par malheur, tandis que les diverses fractions de l'opposition sont admirablement organisées et disciplinées, les libéraux sont tout à fait divisés. A la suite de la crise récente de l'Union libérale, 15 sections avec un total de 2,200 membres sont sorties de l'association. Ces démocrates ont choisi comme plate-forme électorale la révision de la Constitution, en vue d'aboutir au suffrage universel. Les 15 sections restées fidèles à l'Union comptent 7,300 membres. Ces libéraux modérés ne veulent pas, pour l'instant du moins, de ré-

forme électorale. Après ce divorce, les rapports sont naturellement très tendus. A la veille des élections cette rupture est une lourde faute, qu'il aurait fallu éviter à tout prix.

Enfin, les socialistes parlementaires continuent à se remuer beaucoup sous la direction de l'avocat-député Troelstra, qui a imprimé à ce jeune parti une vigoureuse impulsion.

Ils ont convoqué leur 7e congrès à Utrecht pour le dimanche et le lundi de Pâques. Le premier jour ils discuteront des questions d'ordre intérieur et le lendemain ils arrêteront leur programme électoral. Ce dernier est fort copieux.

Ils réclament la révision de la Constitution, le droit de vote pour les hommes et les femmes et la représentation proportionnelle; l'extension du principe de l'assurance à toutes les catégories d'ouvriers, une loi sur les heures de travail et de repos; une foule de réformes judiciaires, la suppression des tribunaux militaires, la justice gratuite, une indemnité pour les condamnés innocents et pour les détenus ayant fait de la prison préventive, etc.; beaucoup de réformes scolaires, une amélioration du contrat de louage, la suppression des lois qui maintiennent la femme en état de minorité, et quantité de réformes pour les colonies.

Les progrès de ce parti ont été rapides. Il est plein de vie et d'enthousiasme. Dans un avenir prochain, les gouvernants devront compter avec lui. Le groupe socialiste sera en mesure d'exercer une influence sensible sur la marche des affaires et de modifier l'orientation politique.

**GUILLAUME.**

L'empereur Guillaume est très sobre et reste peu de temps à table, principalement le soir. Ses mets favoris sont la choucroute, le jambon, la viande de porc fumée coupée en toutes petites tranches et cuites. Lors du mariage de Guillaume II, en 1882, ce dernier mets déplaît à tout le monde, et, depuis lors, on appelle cela à la cour le "hochzeitgericht," mets de mariage ou noces. Il mange encore volontiers la soupe à la bière, du rosbif presque cru, des pommes de terre sautées, de la foie fumée de Poméranie et du fromage. Ses boissons favorites sont le vin de Champagne et le chabry (sherry). Il est connu pour sa grande économie, et il veut que les frais de chaque repas ne dépassent pas huit à neuf marks par personne, les jours de cérémonie exceptés.

Il est curieux de comparer les goûts de l'empereur actuel à ceux de son grand-père, Guillaume Ier. Ce dernier avait fort peu de bière: il prenait tous les matins deux verres de vin de Champagne. Il vivait très économiquement en bourgeois. A déjeuner, il mangeait de préférence du homard, des pieds de porc, de la choucroute, souvent des huîtres cuites avec de la choucroute; au dîner, qui avait lieu à cinq heures, ses mets favoris étaient de la viande rôtie et des fruits en compote. Il n'aimait pas le café et n'en prenait que les jours où il recevait des invités.

Par contre Guillaume II aime beaucoup le café, et l'impératrice Augusta le lui prépare elle-même. Elle se lève tous les jours à six heures pour préparer le café du souverain. Ce dernier est très touché de cette attention délicate, qui lui fait grand plaisir.

**Horloge Colossale.**

Avant l'achèvement de la colossale horloge électrique de 8 m. 25 de diamètre qui la compagnie P. L. M. fait en ce moment placer dans la tour de la nouvelle gare de Paris, dépeçhous nous de décrire l'horloge monumentale à air comprimé—quant à présent la plus grande qui soit au monde—qui orne l'hôtel de ville de Philadelphie.

Elle a d'abord ceci d'incontestablement original, c'est que l'architecture, M. John Stevens, l'a logée au sommet, ou à peu près, d'une tour de 164 mètres de haut. D'où il résulte que le cadran est assez souvent masqué par les nuages planant au-dessus de la ville, et qu'il a fallu user de différents artifices d'optique pour que les humbles mortels circulant dans les rues pussent voir l'heure par tous les temps.

Ainsi les cadrans—il y en a quatre—sont éclairés intérieurement par un projecteur électrique de six cents lampes. Ce seul éclairage, dont l'extinction et l'allumage sont automatiques, nécessite une force de cinquante chevaux.

Chaque cadran mesure 7 m. 60 de diamètre; l'aiguille des minutes, qui a 3 m. 70 de long et qui est montée sur un axe en bronze de 61 centimètres d'épaisseur, pèse 236 kilogrammes. Elle reçoit du moteur une impulsion toutes les minutes.

**L'art de devenir vieux.**

L'art de devenir très vieux consisterait-il à regarder les étoiles? Camille Flammarion l'affirmerait il y a quelques soirs à l'Assemblée générale de la Société astronomique de France, qui ne dédaigne pourtant point les jeunes, puisqu'elle élut précisément ce soir-là pour son président M. Poincaré.

Le doyen de cette Société, M. François Michan, découvrait à l'âge de dix-neuf ans sa première étoile, lorsque sa lunette, qu'il avait par malheur placée au coin du Pont-Royal et du jardin des Tuileries, le 20 mars 1815, fut culbutée par la foule en délire qui rapportait sur ses épaules au palais l'empereur rentrant de l'île d'Elbe. Oblité par l'étoile et lunette, il suivit comme tout le monde Napoléon, et ce fut sa première et sa dernière infidélité à l'astronomie céleste.

Le docteur, Mlle de l'Isle du Fief, qui est l'honneur d'être admise dans le cercle de Madame la duchesse de Berry, est entrée dans sa cent cinquantième année, étant née à Nantes, où elle a vu trois siècles, le 7 avril 1797.

Quant aux nonagénaires de la société, depuis Mlle Bessanet, qui a quatre-vingt-dix-neuf ans et demi passés, jusqu'à M. Masselote, de Juvisy, qui n'a que quatre-vingt-onze ans, en passant par les docteurs Monnet, médecin de George Sand et d'Alexandre Dumas père, Laure, MM. Vital, Dufour, etc., il faut renoncer à en énumérer la liste: leur collègue M. Faye, doyen d'élection de l'Institut, compte plusieurs douzaines de doyens à la Société astronomique!

**DE BRUXELLES.**

"Ednard Zeldenrust, l'éminent pianiste hollandais, très remarqué cet hiver à Paris, s'est fait entendre pour la première fois à Bruxelles, ces jours derniers, devant un auditoire très nombreux qui a fait un brillant virtuose l'accueil le plus enthousiaste. Le programme était composé d'œuvres de Bach, Beethoven, Chopin, Schubert et Wagner Liszt, que le maître pianiste a exécutées magistralement. L'autorité de son jeu, la beauté et la puissance du son, la variété du toucher, un sentiment élevé et profond, et un mécanisme éblouissant font de lui un pianiste merveilleux doublé d'un véritable artiste. Il a fait une très grande impression, et son succès a été très vif."

Le petit vicomte de Z. vient d'hériter de son oncle.

A quelques jours de là, le docteur du défunt rend visite à l'heureux héritier et lui présente sa note.

— Oh! docteur, vous ferez bien une diminution de cent francs.

Comment! s'écrie l'homme de l'art, vous voulez me rogner cent francs quand vous me devez cinquante mille francs de rente!

**UNE VIE.**

Les vers délicats qu'on va lire sont extraits des "Horizons minimes et précieux" du très regretté Emmanuel Benjamin-Constant, fils du peintre illustre, et que la mort faucha comme un jeune épi trop tôt mûri.

Une vie de beaux jours attédis  
Avec un sens, pensés calmes, graves et recueillis.  
Et la confiance en l'inconnu des  
— Comme en prière devant mon  
âme —

Et j'ai planté le rosier blanc de mon  
Espoir  
Que n'effeuillera point le Soir.

Avec des larmes monotones  
Aimer les hommes.  
Et Dieu.  
Avec des gestes monotones.  
Cueillir des pommes  
Bleues.

Travailler à des choses bienfaisantes...  
Semer, émonder la vigne et labourer.  
Je me représentai  
Après la tâche insignifiante...

Et j'ai planté le rosier blanc de mon  
Espoir  
Que n'effeuillera point le Soir.

EMMANUEL BENJAMIN-CONSTANT.

**THEATRES.**

**THEATRE COCHRANE.**

"La Mascotte" et "Cavalleria Rusticana" entretiennent la vogue du théâtre Cochrane. Mlle Myrta French, la prima donna de la troupe, plaie chaque jour d'avantage et recueille des applaudissements sans fin. La semaine prochaine l'opéra troupe de Cochrane donnera "Boccaccio".

**GRAND OPERA HOUSE.**

A en juger par le succès obtenu jusqu'ici par la troupe Baldwin-Mellville dans le fameux drame de D'Ennery, "Les Deux Orphelines", il y aura foule aux deux représentations d'aujourd'hui, en matinée et le soir.

Le programme de la semaine prochaine, la dernière de l'engagement de la troupe, sera spécialement préparé pour les bénéfices de membres de l'administration et de la troupe du théâtre.

**ACADEMIE DE MUSIQUE.**

Beaucoup de monde à la matinée et à la soirée hier à l'Académie de Musique, où les Australiens burlesques de Harry Bryant font la joie du parterre. On ne se lasse pas d'applaudir "The Girl in the White". Et le dimanche, à six heures, qui recueillent jadis de merveilleuses représentations de l'excellente troupe.

**L'ESPRIT DES AUTRES.**

Le baron Monnier rapporte dans ses souvenirs qu'à l'âge de soixante ans Mme de Staël devint grosse; et elle se déclarait atteinte d'hydroïse. Aux ironistes du temps, M. Capelle écrivit à ce propos le quatrain suivant:

Quelle femme étonnante et quel plaisir  
En elle tout prodigé: tout est fécondité.  
Elle n'est perdue pour la postérité.

La légende des Français en général et des Parisiens en particulier: ils se plaignent, la plupart du temps, que les cochers d'fiacre soient gris, et ils leur donnent un "pourboire".

Le petit vicomte de Z. vient d'hériter de son oncle.

A quelques jours de là, le docteur du défunt rend visite à l'heureux héritier et lui présente sa note.

— Oh! docteur, vous ferez bien une diminution de cent francs.

Comment! s'écrie l'homme de l'art, vous voulez me rogner cent francs quand vous me devez cinquante mille francs de rente!

Sur la grande route, un paysan qui conduit une charrette où sont entassés une dizaine de compagnons de Saint-Antoine, avise un pécion d'aspect harassé.

— Hé! camarade! montez donc, vous avez l'air éreinté.

— Ce serait avec plaisir, mais il n'y a plus de place dans cette voiture.

— Allons donc! quand il en a pour dix, il y en a pour onze!

L'eau d'Abita est la meilleure!  
Pourquoi? Abita veut dire sauté

**L'ABELLE**

— DE LA —  
**NOUVELLE-ORLEANS.**

Trois Editions Distinctes  
Edition Quotidienne,  
Edition Hebdomadaire,  
Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES  
D'AVANCE.

**EDITION QUOTIDIENNE**

Pour les Etats-Unis, port compris:  
\$12.00. Un an \$36.00. 6 mois \$21.00. 3 mois \$12.00.

**EDITION QUOTIDIENNE**

Pour les Etats-Unis, port compris:  
\$15.00. Un an \$45.00. 6 mois \$27.00. 3 mois \$15.00.

**EDITION HEBDOMADAIRE**

Pour les Etats-Unis, port compris:  
\$3.00. Un an \$30.00. 6 mois \$18.00. 3 mois \$9.00.

**EDITION HEBDOMADAIRE**

Pour les Etats-Unis, port compris:  
\$4.00. Un an \$40.00. 6 mois \$24.00. 3 mois \$12.00.

**EDITION DU DIMANCHE**

Cette édition étant comprise dans notre édition hebdomadaire, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRES SUR EXPRESS.

Des sœurs qui se mêlent de lire dans les cours. Et où avez-vous appris cette science de la divination? Dans vos livres de prières, sans doute?

Sœur Thérèse ne releva pas l' injure. Elle pâlit un peu pourtant, mais d'une voix qui ne tremblait pas continua:

— Nous sommes très peignées, monsieur, de vous apporter une telle confiance. Mais nous gardons, je vous le répète, la conviction de remplir notre devoir. Et cette force nous soutient.

— Je vous disais que mademoiselle Jeannine ne vous aime pas. Et j'ajouterai: Elle en aime un autre.

— C'est faux!

Ménagez, le docteur se soulevait sur son fauteuil, les yeux égarés.

Et il cria:  
— C'est moi qu'elle aime, moi seul à présent. Elle me l'a avoué. Et ses lèvres ne peuvent avoir menti. Autrement, oui, elle a donné son cœur à quelqu'un... à celui qui fut le père de son enfant. Mais depuis elle l'a oublié. Elle me l'a assuré. Et j'ai toutes raisons de croire à ses paroles.

— Elle a voulu vous tromper.

— Et pourquoi?

— Ecoutez-moi, monsieur. Et je vous en prie... faites appel à votre courage. Il le faut. Vous êtes un homme d'honneur, un homme de cœur... vous comprendrez qu'il n'est pas possible qu'un sacrifice pareil soit

accompli.

— De quel sacrifice parlez-vous?

— De celui qui a résolu de faire mademoiselle Jeannine en vous épousant.

— Un sacrifice, répéta-t-il, d'une voix rauque... mais pourquoi? Qui le lui impose?

— Elle-même.

Et la religieuse ajouta:  
— Ce que la malheureuse voulait être héroïque jusqu'au bout, ne vous a pas dit, c'est qu'avant de partir pour Madagascar, prosternée dans une chapelle, au pied d'un autel, elle a fait un vœu.

— Ce vœu... formulé sur la tête de son enfant était qu'elle vous épouserait! vous guérirait le petit Armand.

— Vous l'avez guéri: elle désire aujourd'hui tenir sa promesse.

— Soit. Mais elle m'aime un peu déjà. Elle m'aime, vous disiez. Je l'entourerai de tant de tendresses, de tant d'affection que je finirai bien par conquérir tout à fait son cœur.

— Jamais!

— Taisez-vous. Vous insultez cette pauvre jeune fille.

Sœur Honorine, épouvantée devant le visage menaçant du docteur, baissait les yeux et murmurait une prière.

Mais poussée par une force instinctive, résolue désormais à aller jusqu'au bout, sœur Thérèse continuait:

— Son cœur appartient à celui

qu'elle aimait le premier... quelle l'oublia jamais... à un jeune officier brave et bon, et digne de son amour.

— Des circonstances fatales ont fait éclater un orage sur leur vie, les obligant à se séparer.

— Mais leurs sentiments... n'ont pas varié, sont restés ce qu'ils étaient autrefois.

— Vous mentez vous dis-je. Cet homme, Jeannine l'a oublié. Depuis plusieurs années elle ne l'a pas revu.

— C'est ce qui vous abuse, monsieur. Il n'y a pas encore un an la providence les a remis en présence.

— Oh! donc?

— A Madagascar... dans un hôpital où cet officier blessé avait été apporté.

— Il venait d'être blessé très grièvement au champ d'honneur.

— Il s'était battu héroïquement comme un lion.

— Une balle l'avait frappé à la tête.

Brusquement, Henri se levait, et s'éloignait marchant de long en large. Il était effrayant de désespoir. Ses yeux lançaient des éclairs.

La religieuse poursuivait:  
— En les remettant face à face, Dieu leur donnait immédiatement la preuve que le différend qui les avait séparés avait pour base une erreur.

— L'officier demanda pardon à celle qu'il avait outragée, qu'il

avait salué d'un effroyable sursaut.

— Il la supplia au nom de leur amour toujours vivace, au nom de leur enfant, d'oublier ce qui s'était passé.

— Mais alors, brisée, défaillante, Jeannine apprit à son fiancé le vœu qu'elle avait formulé.

— Il était trop tard désormais pour parler de bonheur.

— Elle avait juré qu'elle serait votre épouse si son enfant était guéri, et quel que fut le martyre qu'elle dut endurer, elle était résolue à tenir son serment.

— Entre elle et l'officier, si noble, s'élevant pour ne pas être un obstacle au vœu de celle qu'il aimait, les adieux qui se firent furent déchirants.

— Nous y assistâmes, ma compagne et moi, et nous ne les oublierons certainement jamais.

La voix de la religieuse tremblait. Une larme perlait à ses cils.

Le docteur s'était arrêté. Appuyé à la bibliothèque, raidi, le visage convulsé, il l'écoutait sans prononcer un mot.

Sœur Thérèse acheva:  
— Voilà, monsieur, ce que nous avons à vous dire.

— Maintenant, si nous avons offensé le Bon Dieu, du fond du cœur nous le supplions de nous pardonner.

Bien prononçant ces derniers mots, elle s'était levée.

Sœur Honorine l'imita.

Debout contre la Bibliothèque,

Henri ne faisait pas un mouvement. Ses yeux fixes regardaient droit devant lui, dans un coin sombre, sondant l'inconnu, comme ceux d'un fon.

Il semblait n'avoir plus conscience des choses extérieures.

Il se croyait le jouet de quelque imaginaire cachemir.

Pouvait-il penser que le rêve dans lequel il vivait quelques minutes auparavant, qu'il échappait rebâti par lui sur les ruines de ses premiers espoirs pût s'effondrer une fois encore et à jamais!

Pourtant ces paroles qu'on venait de proférer, ces affirmations sortant de la bouche de ces religieuses auxquelles, il le savait, Jeannine accordait toute sa confiance et toute sa sympathie—étaient bien réelles...  
— Il restait là comme assommé... Et il ne le protestait plus.

Inquiète de son silence, de sa pâleur et de cette effrayante expression de douleur qui s'était soudain gravée sur le visage du docteur, les deux petites sœurs s'assèrent plus remuer.

Pourtant, à la fin, sœur Thérèse murmura, épitoyée, très émue:  
— Pardonnez-nous, monsieur, la peine que nous vous avons faite.

— Mais il fallait que vous sachiez.

— Nous ne pouvions plus nous taire.

— Un silence prolongé d'avantage eut été criminel peut-être.

Même silence et même immobilité du jeune docteur.

Elle dit encore:  
— Nous prions Dieu pour vous.

Il ne bougea toujours point.

— Adieu, monsieur.

Elles saluèrent. Les cornettes blanches eurent une inclination... les robes noires un froncement de grains de chapelets dans les manches larges cliquetèrent... La portière se souleva, retomba.

Les religieuses, leur mission douloureuse mais juste, mais humaine, étant remplie, se retirèrent.

Un instant encore, Henri demeura dans la même pose d'hébétement.

Puis tout à coup, il passa la main sur son front couvert de sueur.

Et seulement alors il parut se ressouvenir. Son regard chercha autour de lui... les deux sœurs. Elles avaient disparu...  
— Il fit un pas, s'appuya sur sa table. Et brusquement, avec un gémissement étouffé, il s'affaissa sur le fauteuil.

— Et seulement alors il parut se ressouvenir. Son regard chercha autour de lui... les deux sœurs. Elles avaient disparu...  
— Il fit un pas, s'appuya sur sa table. Et brusquement, avec un gémissement étouffé, il s'affaissa sur le fauteuil.

XI

L'ÉPREUVE SUPRÊME.

Une heure plus tard, Henri Li-pray était encore à la même place, immobile, le front dans les mains.

Le silence, autour de lui, pé-

sait, troublé seulement par la rumeur vague qui montait du boulevard.

Nulle plainte ne jaillissait de ses lèvres. De ses yeux secs, brûlés par la fièvre, aucune larme ne coulait. Mais à certains instants, un long frisson le secouait.

Tout à coup il releva la tête. Et son regard aussitôt se porta sur le mur où le portrait de sa mère, dans un cadre toujours voilé de crépe, était fixé.

C'était à elle qu'une fois encore il allait demander de le consoler, vers elle que de "nouveaux" désespoirs se tournaient ses yeux angloisés.

A continuer.

AVIS AUX LECTEURS — Le SEUL CATALAN (BOYER) est employé pour les enfants en dentition. Il soulage immédiatement la douleur en agissant sur les gencives et le palais. Ce médicament est très agréable au goût. Il est sans danger, ne provoque aucune irritation, et est le meilleur remède connu pour la dentition. Ce médicament est très recommandé pour la dentition de tous les enfants. "Vingt-cinq ans de succès. Ne manquez pas de demander: "Monsieur W. Boyer".

Le meilleur SIROP POUR LA TOUX ET LA COQUELUCHE D'ANGELL Pour la toux, les éternuements, les crachats, les vomissements et les maux de gorge. Préparé par le pharmacien. 100-100-100.